LES CAHIERS DE VAN GOGH

Numéro 1

PIERRE CAILLER, ÉDITEUR A GENÈVE

Les Cahiers de Vincent Van Gogh

Directeur et éditeur responsable : PIERRE CAILLER

Rédaction : *Dr J.-B. de la Faille*
Louis Anfray.

Correspondance : HOLLANDE : Dr J.-B. de la Faille
J.-M. Molenaerplein 5, Heemstede

FRANCE : Louis Anfray
19, rue Deshameaux, Cherbourg.

Administration : GENÈVE : rue Alcide-Jentzer 12.

Distribué à PARIS, par « Tous les Livres », 41, rue de Seine (6e). Tél. Danton 05 44.

Correspondant de rédaction : à PARIS : M. Lambert
c/o « Tous les Livres », 41, rue de Seine (6e).

La première série des « Cahiers de Vincent Van Gogh » sera composée de six « Cahiers ».

ABONNEMENT aux 6 numéros Fr. français 800,—
Fr. suisses 10,—
Florins hollandais 7,50

ANNONCES : Éditions Cailler, Département Publicité, Genève, rue Alcide-Jentzer 12

SOMMAIRE :

Editorial : Pierre Cailler

Dr J.-B. de la Faille : *Le Catalogue raisonné de l'Œuvre de Van Gogh.*
Louis Anfray : *Van Gogh et les Historiens : Faisons le Point.*
Adeline Ravoux (Mme Carrié) : *Souvenirs sur le Séjour de Vincent Van Gogh à Auvers-sur-Oise.*
Louis Anfray : *La Psychologie et l'Art de Vincent Van Gogh.*

Les photographies ont été exécutées par Louis Anfray.

Tous droits de reproduction, même partielle, rigoureusement réservés.
IMPRIMÉ EN SUISSE.
© Pierre Cailler, Genève.

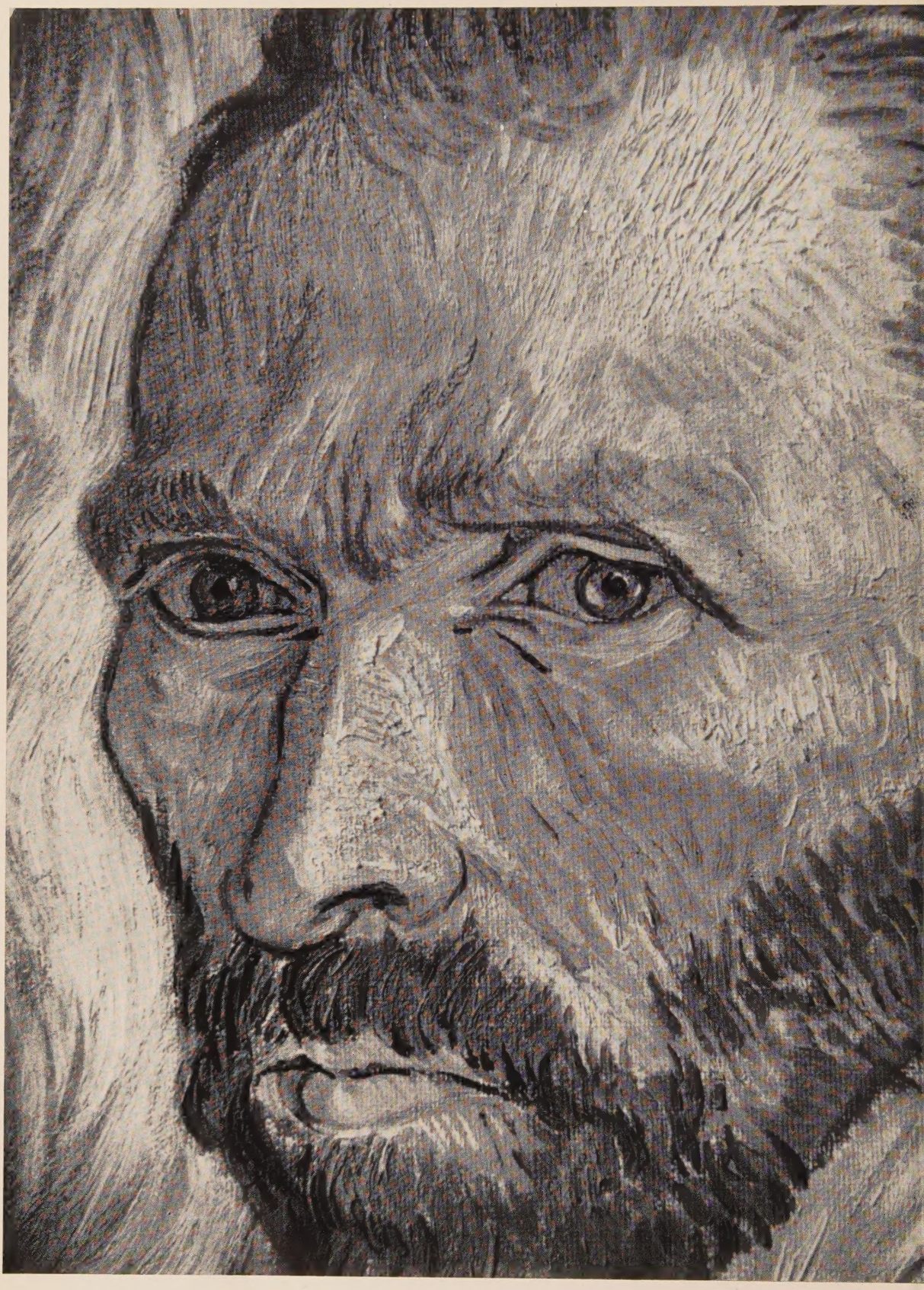
ÉDITORIAL

Les spécialistes de Van Gogh, M. le Dr J.-B. de la Faille et M. Louis Anfray, m'ont fait l'insigne honneur de me choisir comme éditeur des CAHIERS VAN GOGH, *dont j'ai le plaisir de présenter aujourd'hui le premier.*

Loin de tout conformisme, loin des mots d'ordre qui entourent déjà la légende du grand peintre hollandais, notre seul but en publiant nos cahiers est la recherche presque maladive de la vérité sur la vie et l'œuvre de Van Gogh.

Nous accepterons dans ces colonnes toutes les discussions et nous serons naturellement enchantés d'y accueillir tout document nouveau permettant un éclairage toujours plus précis sur notre peintre. La haute valeur de nos rédacteurs que nous n'aurons pas le ridicule de présenter ici en est le plus sûr garant.

Pierre Cailler.



Autoportrait de Vincent Van Gogh.

Le catalogue raisonné de l'œuvre de Vincent Van Gogh

Parfois, à la fin de mes conférences aux États-Unis, ainsi qu'à la radiodiffusion américaine, on m'a posé cette question : « Pourquoi et comment l'idée vous est-elle venue de vouer une partie de votre vie à l'étude du peintre Vincent Van Gogh ? » Ma réponse a été facile et courte : « Parce que, après Vermeer et Rembrandt, j'ai toujours considéré Van Gogh comme le plus grand peintre que la Hollande ait connu. »

Déjà, dans ma jeunesse, nul peintre hollandais ne m'avait autant ému ; pour nul autre je n'avais ressenti une admiration aussi profonde. Je voulais embrasser toute son œuvre ; en essayant de la connaître, l'idée m'est venue de la rendre universellement accessible. C'est alors que j'ai fait pour Vincent ce qui existait déjà pour plusieurs de nos peintres anciens, c'est-à-dire de composer un catalogue raisonné de l'œuvre complet, où tous les tableaux et les dessins seraient réunis, décrits et reproduits. J'ai pu réaliser ce projet en 1928 quand l'éditeur van Oest, à Paris, a publié mon *Catalogue raisonné* en 4 volumes : deux pour les tableaux, et deux pour les aquarelles, dessins et lithographies. Ce travail et sa préparation ont exigé de nombreuses années : je l'avais commencé en 1922.

Parmi les historiens d'art auxquels je confiai mon projet, je citerai Théodore Duret qui, à Paris, fut un des premiers à faire connaître Van Gogh ; il avait en effet, déjà publié en 1906 une *Histoire des Peintres Impressionnistes*, un livre sur Manet, etc...

C'était un homme très affable et bienveillant qui m'a beaucoup encouragé au début de mes efforts. Son appartement, au 4, rue Vignon, était gardé par une négresse volumineuse qui faisait fonction de cerbère rigide. Je me souviens que Duret, à ma première visite m'a dit : « Les recherches pour un catalogue demandent beaucoup de temps, de retours, de reprises et de soins minutieux. Vous ne réalisez point du tout ce que cela signifie, réunir toutes les œuvres de Van Gogh dont un grand nombre est déjà dispersé dans l'Europe entière. En dressant le catalogue d'un maître, on se fait plus d'ennemis que d'amis, mais enfin vous travaillez pour les générations futures. Cette pensée doit vous guider et parfois vous consoler. En choisissant Van Gogh pour ce travail, vous suspendez votre pardessus au clou le plus haut. »

Plus tard, j'ai dû assister au tragique déclin de sa vie. A la fin de ses jours, il occupait toujours le même appartement, mais aux murs de ses chambres n'étaient plus accrochés que des tableaux faux des maîtres impressionnistes qu'il avait tant vénérés et pour la gloire desquels il avait tant lutté. Dans une de ses dernières lettres je retrouve cette phrase : « Enfin, j'ai retrouvé dans les profondeurs de mon cabinet plusieurs œuvres de Van Gogh que je ne vous ai pas montrées et dont il pourrait vous convenir de prendre connaissance. » Hélas ! ce n'étaient que des faux, le brave vieillard avait perdu le coup d'œil, l'intuition, la sensibilité du discernement, et les marchands de bric-à-brac, et des escrocs alertés, en profitaient pour lui apporter des croûtes : Dès que le colosse est terrassé, les hyènes osent l'approcher.

Lors d'une visite que je fis, en 1923, au Musée du Louvre pour m'informer des œuvres de Van Gogh que ce musée possédait, son conservateur, M. G. me reçut l'air bourru : « Le Louvre n'achètera jamais un Van Gogh » ; telle fut sa réplique à ma demande de renseignements. A ce moment, le Louvre ne possédait qu'un seul tableau de Van Gogh *Fritillaires couronne impériale*, celui légué avec la collection d'Isaac de Camondo. A présent, le Musée de l'Impressionnisme (Salle

du Jeu de Paume) démontre de quelle façon cette sentence du conservateur de l'époque, s'est réalisée. Et au Musée du Luxembourg figuraient deux tableaux : *La Guinguette* (Legs Goujon) et *Le Restaurant de la Sirène* (de la collection Salomon Reinach).

Ainsi, les grands musées français ne possédaient, en 1923, que trois tableaux de Van Gogh, de l'époque parisienne.

Il va sans dire qu'en composant un catalogue raisonné on se heurte continuellement, surtout dans les collections privées, à des œuvres attribuées à tort au maître dont le catalogue est en cours d'élaboration. Ce ne sont presque jamais des falsifications, c'est-à-dire des « faux voulus » mais seulement des œuvres s'apparentant soit de loin à l'œuvre du maître, ou que le désir de propriétaires non avertis, avaient promues au rang d'œuvres de Van Gogh. En France surtout, « on aime rêver sur les tableaux ». Les déceptions que l'on détermine, vraies ou feintes, font bien souvent accroître le nombre des gens qui ne vous chérissent plus. Quant aux marchands d'art, ils ne sont pas toujours très pressés de révéler le nom de leurs clients, il faut que je l'avoue franchement. Mais aussi, d'autres m'ont apporté leur concours le plus empressé. Je leur ai exprimé, dans la préface de mon *Catalogue raisonné* (van Oest) mes remerciements et ma gratitude. En général, les galeries les plus importantes du monde entier ont facilité mes recherches et m'ont témoigné la plus grande confiance. Certains grands marchands n'ont pas hésité à me laisser feuilleter leurs livres. Quand mon *Catalogue raisonné* a paru, en 1928, l'accueil qui lui fut réservé à l'étranger a été plus enthousiaste qu'il ne le fut en Hollande, le pays de Vincent. Van Gogh est, en effet, le premier peintre moderne dont l'œuvre entier ait été répertorié et reproduit. Est-ce à cause de ce fait nouveau que la « critique », dans mon pays, a été un peu réticente au début ? J'ai eu néanmoins la satisfaction que le vénéré directeur du Musée d'État, à Amsterdam, le Dr M. Schmidt-Degener m'ait écrit : « Quel délice de voir défiler devant soi cet œuvre formidable. Pour vous, votre livre est devenu le travail de votre vie, et avec cela, vous avez érigé à Vincent Van Gogh le meilleur monument qu'on puisse imaginer. »

La première édition du *Catalogue* a été suivie d'un livre *Les Faux Van Gogh.* Ce fut, dans l'histoire de l'art, plutôt quelque chose d'insolite, mais je pensais qu'un tel supplément était nécessaire pour arrêter le commerce de tableaux douteux ou faussement attribués à Vincent. A présent, je pourrais publier un volume avec plus de 200 tableaux et dessins attribués faussement au maître. Je m'abstiendrai de cette tâche ingrate, car la plupart de ces œuvres n'ont aucun rapport avec l'art de Vincent ou ne lui sont attribuées que par erreur. Malgré ce que l'on prétend, rares sont les falsifications *dangereuses* de Van Gogh. Pour la plupart, ce sont surtout des tableaux d'autres maîtres ne portant que la fausse signature « Vincent » offerts dans l'espoir que, grâce à cela, ils seront reconnus comme tels et rapporteront encore un joli bénéfice.

Les *Catalogues* en 4 vol. édités par van Oest en 1928, ont paru dans un tirage très limité (650 ex.) Ils furent vite épuisés et sont devenus pratiquement introuvables. Hypérion a réédité en un volume, en 1938, l'édition des tableaux qui, également, fut rapidement épuisée.

Une édition complète et définitive s'impose. Tout le matériel photographique des tableaux a été perdu pendant la guerre. Des recherches étendues ont été nécessaires pour rassembler à nouveau toute cette documentation. J'y ai réussi, mais il y a encore une difficulté, et je ne me dissimule pas les efforts qu'il faudra faire pour la surmonter, car pour être au point, il faut que, sous chaque numéro indiquant une œuvre, soit inséré le nom de son propriétaire actuel. Comme les œuvres d'art changent souvent de mains on n'y parvient pas toujours.

C'est pourquoi je m'adresse à tous ceux qui ont acquis depuis la dernière guerre des œuvres de Van Gogh et avec qui je n'ai pas encore été en correspondance, de bien vouloir me signaler ces œuvres pour que je puisse faire figurer leurs noms dans mon *Catalogue définitif.*

J.-B. de la Faille.

Vincent Van Gogh et les historiens : faisons le point

Il y aurait trop d'obscurité si la vérité n'avait pas des marques visibles.

(Pascal. — *Pensées.*)

Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la reconnusse évidemment pour telle.

(Descartes. *Discours de la Méthode.*)

Aucune existence d'artiste n'a fait l'objet de la part des historiens, des critiques d'art, et aussi de médecins, d'autant d'études qu'en a suscité Vincent Van Gogh.

En 1947, Charles M. Brooks dénombrait dans *A bibliography comprising a catalogue of the literature published from 1890 through 1940*, 777 numéros de publications sur Van Gogh. Il apparaissait donc qu'en un demi-siècle de recherches depuis la mort de l'artiste toutes les sources de documentation avaient été prospectées pour ces publications. Et depuis que Brooks a dressé son catalogue, de nouveaux ouvrages ont encore ajouté à cet ensemble imposant qui, à lui seul, occupe de nombreux rayons de bibliothèque, apportant ainsi la démonstration de l'intérêt grandissant et passionné du monde de l'art pour Vincent Van Gogh « dont l'œuvre dynamique ayant atteint le sommet de l'expressionnisme marque une limite, désigne un point final », a écrit son historiographe, le Dr J.-B. de la Faille.

Ainsi, il semblait qu'à la lumière de l'ensemble de ces études faites par des écrivains de tous les pays, aucun détail de la vie et de l'œuvre de l'artiste n'était resté dans l'ombre, car dans les publications de ces dernières années nous ne trouvons pas de révélations ni d'inédit.

La découverte faite à Paris, en 1944, d'une version à cinq personnages des *Mangeurs de Pommes de Terre* qui, en 1951 fut reconnue être le tableau original de cette composition, apporta des bouleversements dans notre connaissance de la période de Nuenen que cette toile synthétise. Une révision s'imposait. Des nouvelles recherches permirent de déterminer ce qu'il apparut qu'on ignorait de la toile de la même composition qui est au Musée Kröller-Müller : ce dernier tableau des *Mangeurs de Pommes de Terre* en est une réplique, retrouvée en 1903 chez un garde-barrière des chemins de fer du Brabant. Ce garde-barrière avait acheté le tableau à des brocanteurs de Breda, les frères Couvreur qui eux-mêmes l'avaient trouvé dans un ensemble important d'œuvres de la période hollandaise de Vincent Van Gogh. Elles avaient été données aux brocanteurs, par-dessus l'achat d'un lot de vieux cuivre, par un menuisier de Breda, Schrauer, qui voulait débarrasser son atelier de ce *fatras* abandonné chez lui depuis dix-sept ans, et qui l'encombrait. [1]

En 1953, à l'occasion du centenaire de la naissance de Vincent Van Gogh la presse de tous les pays consacra des articles à l'artiste dont les œuvres, lorsqu'elles passent en ventes publiques, sont âprement disputées et font l'objet des plus vives compétitions entre les richissimes collectionneurs et les grands musées du Monde les mieux dotés en moyens financiers. En France, les recherches de M. Jean-Denis Longuet permirent au reporter du *Dauphiné Libéré* de publier le 5 avril 1953 une interview de Jean-François Poulet. A l'Asile de Saint-Rémy-de-Provence, il fut le gardien de Van Gogh qu'il accompagnait lors de ses sorties pour peindre, et M. Poulet révéla que plusieurs tableaux de Vincent furent vendus pour des sommes dérisoires au cours de son séjour ; aussi que quelques toiles, restées dans une caisse à l'Asile après le départ de l'artiste, servirent de cibles au fils du directeur pour des tirs au pistolet.

Un renseignement fortuit permit également à M. Maximilien Gauthier de retrouver, au même moment, Madame Adeline Carrié, la fille de Gustave Ravoux

[1] *Art-Documents*, Nos 29, 30, 31. Éd. Pierre Cailler, Genève, 1953.

l'hôtelier d'Auvers-sur-Oise chez lequel Vincent prit ses repas et logea pendant les deux mois que dura son séjour dans cette localité. En juin 1890, l'artiste fit le portrait d'Adeline Ravoux. Elle était présente lorsque Vincent arriva chez son père, le soir du 27 juillet 1890, courbé, une balle dans la poitrine après sa tentative de suicide. Maximilien Gauthier publia dans *Les Nouvelles Littéraires* (16 avril 1953) une relation de sa conversation avec Adeline Ravoux.

Lorsque je pris connaissance de ce dernier document, il m'apparut que la question n'avait pas été entièrement épuisée, que divers points, intéressants à mon avis, étaient restés dans l'ombre. Aussi, le 1er mai 1953, je me rendis à mon tour à Mesnières-en-Bray et sollicitai une entrevue de Madame Carrié. Notre conversation dura l'après-midi entier. Adeline Ravoux répondit avec précision à toutes mes questions en rappelant ses souvenirs personnels (en 1890 elle était âgée de 14 ans et avait servi souvent à Vincent ses repas). Elle évoqua également des souvenirs qu'elle tenait de son père : pendant les dernières années de sa vie, Gustave Ravoux, frappé de cécité, parlait souvent à ses filles de « Monsieur Vincent » et de sa mort dramatique dont le souvenir l'obsédait.

A l'issue de cette longue causerie au cours de laquelle j'eus la révélation de faits encore inconnus, j'acquis la conviction qu'une équivoque masquait la vérité, que la *légende* publiée par les auteurs depuis un demi-siècle, et dont j'avais été imprégné jusqu'alors, offrait de mystérieux aspects.

Le doute qui, dans mon esprit, s'insérait, prit forme, puis s'accentua lorsque quelques jours plus tard je découvris que le célèbre cuivre gravé *Portrait à la Pipe du Dr Gachet*, attribué à Van Gogh, offrait une curieuse antinomie entre la date inscrite dans le métal et celle qu'un document officiel nous révélait sur la fin du séjour de l'artiste à l'Asile de Saint-Rémy-de-Provence.

J'eus alors la prescience que l'attribution à Van Gogh de ce cuivre gravé devenait discutable. Puis, il m'apparut que certaines affirmations dont il n'était donné aucune preuve et sur lesquelles reposait la légende d'Auvers-sur-Oise, étaient entachées d'erreur.

L'analyse des faits, suivant l'impératif cartésien, constituant l'unique moyen de discerner les « points faibles » de cette légende, je m'appliquai à ce travail durant toute une année en partant de la base, évidemment solide, constituée par la correspondance de Vincent Van Gogh : *Verzamelde Brieven van Vincent Van Gogh* (Édition du Centenaire, Amsterdam 1953-1954).

Au cours de mes recherches, de mes analyses, j'eus des surprises, j'ai éprouvé des émotions fortes, lorsque découvrant des « inconnues » qui s'enchaînaient, elles me contraignaient à réviser mes connaissances sur Van Gogh, c'est-à-dire un conformisme propagé par les auteurs ayant eu foi dans des affirmations vis-à-vis desquelles ils n'avaient pas effectué de contrôle en raison des garanties que paraissait offrir la personnalité de ceux qui accréditèrent *leur* légende.

La confiance, clef-de-voûte de cette légende, s'étant effondrée, j'ai poussé aussi loin qu'il m'a été possible, eu égard à nos connaissances *actuelles*, les conséquences logiques, raisonnées, du doute généralisé qui s'était emparé de mon jugement.

Je fus alors amené à reconsidérer les interprétations de certains faits, ces interprétations étant fonction d'une légende elle-même en désaccord avec les termes des lettres de l'artiste.[1]

C'est à l'intention de très nombreux amateurs d'art, intéressés particulièrement par la vie pathétique et par l'art de Vincent Van Gogh, que, excluant toute affirmation non prouvée par des documents ou des faits contrôlés, j'exposerai sans contrainte autre que le souci de la recherche de la vérité, les motifs que nous avons de réviser certains jugements sur Van Gogh, car la vérité m'apparaît plus belle que la légende :

C'est le vrai visage de Vincent Van Gogh que je tenterai de dégager de ces études.

Louis Anfray.

[1] Études de l'auteur, publiées dans *Art-Documents*, N[os] 39, 40, 42, 43, 44, 45, 51.

Les souvenirs d'Adeline Ravoux
sur le séjour de Vincent Van Gogh à Auvers-sur-Oise

Madame Carrié, née Adeline Ravoux m'a dressé ses *Souvenirs sur Vincent Van Gogh* avec l'autorisation de les publier.

Les lecteurs des *Cahiers de Van Gogh* y trouveront l'atmosphère de l'après-midi du 1er mai 1953 au cours duquel, à Mesnières-en-Bray elle évoqua devant moi un Vincent Van Gogh qui n'était pas celui qu'une légende torturée m'avait exposé. Ceux qui mettent la vérité au-dessus de toute préoccupation secondaire apprécieront le souffle d'air pur que Madame Carrié fait passer sur la mémoire de Vincent. Elle a droit, à ce titre, à l'expression de la reconnaissance des amis de Van Gogh.

L. A.

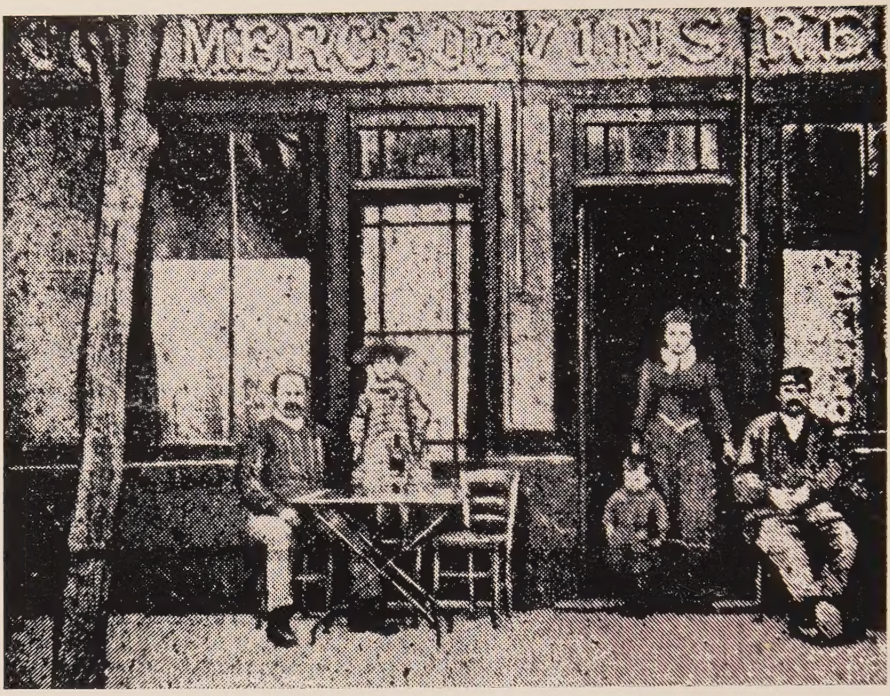
Vincent Van Gogh est arrivé chez nous fin mai 1890 ; je ne puis préciser davantage la date, de mémoire. On prétend qu'auparavant il avait fait un bref séjour à l'Hôtel Saint-Aubin lors de son arrivée à Auvers, mais je n'en ai jamais entendu parler. Vous avez pu voir la petite chambre qu'il habitait chez nous, *au deuxième étage*, celle dont la porte est située face à l'escalier.

Étant allée le 7 mai dernier à Auvers, j'ai fait rectifier les erreurs que le tenancier actuel faisait à ce sujet, relativement à la chambre au premier étage qu'il n'a jamais occupée. La pièce du rez-de-chaussée où il peignait (la « salle des artistes » comme nous l'avions appelée) existe encore, bien que réduite par un couloir. J'ai fait le récit de mon voyage à Auvers qui a été publié dans *Les Nouvelles Littéraires* du 12 août 1954.

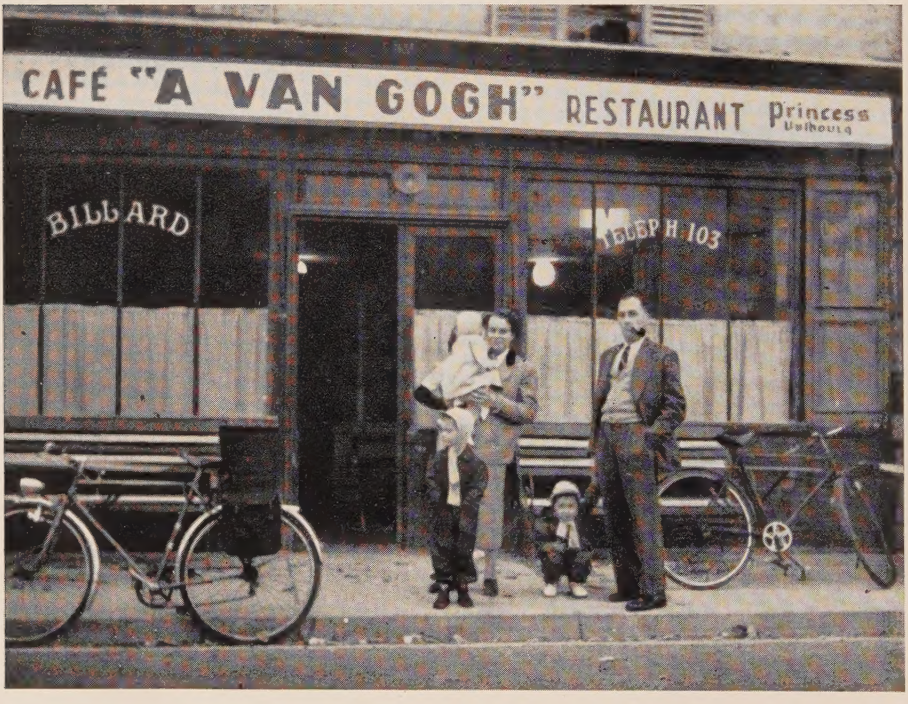
De son costume, je me rappelle seulement une veste de coutil bleu, plus courte qu'une veste ordinaire, qu'il portait constamment. Il ne mettait ni col ni cravate. Comme couvre-chef, il utilisait un feutre à larges bords, et par temps ensoleillé, un chapeau de paille comme en portent les jardiniers ou les pêcheurs. Dans l'ensemble, sa mise était négligée.

C'était un homme de bonne taille, l'épaule légèrement penchée du côté de son oreille blessée, le regard très brillant, doux et calme, mais de caractère peu communicatif. Quand on lui parlait, il répondait toujours avec un sourire agréable. Il parlait le français très correctement, cherchant un peu ses mots. *Il ne buvait jamais d'alcool.* J'insiste sur ce point. Le jour de son suicide, il ne s'était nullement enivré comme certains le prétendent. Lorsque j'ai appris beaucoup plus tard qu'il avait été interné dans un asile d'aliénés dans le Midi, j'en fus très surprise tant il m'avait, à Auvers, toujours paru calme et doux. Chez nous il était fort estimé. On l'appelait familièrement « Monsieur Vincent ». Jamais il ne se mêlait aux clients du café.

Il prenait ses repas avec nos deux autres pensionnaires qui étaient Tommy Hirschig (que l'on appelait familièrement Tom) et Martinez de Valdivielse. Tommy Hirschig était un peintre hollandais, de 23 ou 24 ans me sembla-t-il, arrivé chez nous peu après Van Gogh. Il savait très peu de français et continua longtemps de le parler mal, avec des méprises de vocabulaire qui provoquaient le fou rire. C'était un gai luron, peu travailleur, plus préoccupé de belles filles que de peinture. Ses relations avec Vincent semblent avoir été superficielles. Il nous était d'ailleurs difficile de les suivre, car ils conversaient en hollandais. Vincent ne semblait pas le prendre très au sérieux. Hirschig quitta notre maison à Auvers peu après la mort de Van Gogh. Je pense, pour ma part, que ce fut la modicité de notre pension (3 fr. 50 par jour) qui attira Van Gogh chez nous. En tout cas, ce n'est certainement pas le docteur Gachet qui le présenta. Nous n'avions aucune relation avec ce médecin *que je n'avais jamais vu chez nous avant la mort de Vincent.*



Le *Commerce de Vins-Restaurant* de Gustave Ravoux, à Auvers-sur-Oise en 1890.



Le même café-restaurant, tel qu'on le voit actuellement.

Martinez de Valdivielse était un aquafortiste espagnol exilé de sa patrie pour ses opinions carlistes. Il recevait de gros subsides de sa famille. Martinez avait sa maison dans Auvers et prenait seulement ses repas chez nous. C'était un grand bel homme à longue barbe brune et grisonnante, avec un vrai profil de médaille. Très vibrant et nerveux, il arpentait la maison d'un bout à l'autre. Il s'exprimait très bien en français et parlait volontiers avec Père qu'il estimait beaucoup. La première fois qu'il aperçut une toile de Van Gogh il s'écria avec sa fougue habituelle : « Quel est le cochon qui a fait cela. » Vincent debout derrière son chevalet lui répliqua avec son flegme ordinaire « C'est moi, Monsieur. » C'est ainsi qu'ils firent connaissance.

Ils se lièrent assez étroitement et avaient de longues conversations roulant surtout sur l'art et les artistes qu'ils connaissaient, l'un s'exprimant avec fougue et enthousiasme, l'autre avec calme. Je ne pense pas que Martinez ait jamais beaucoup apprécié la peinture de Van Gogh. D'ailleurs, Vincent n'en parle pas dans ses lettres, du moins dans celles qui ont été portées à la connaissance du public. Dans la correspondance de Van Gogh, celui-ci ne cite parmi ses relations que le docteur Gachet. Mais je crois que certaine *légende* qui a voulu accréditer que Vincent était reçu à dîner chez le docteur *chaque* dimanche et lundi est probablement fausse, ou tout au moins fortement exagérée, car je n'ai pas de souvenir de manquements *répétés* de M. Vincent aux repas qu'il prenait régulièrement chez nous. A vrai dire, je suis persuadée qu'il n'y eut pas de relations intimes ni suivies entre le docteur et l'artiste. Il y a là un problème sur lequel les érudits auront à se pencher.

Le menu des repas était celui qu'on servait à l'époque dans les restaurants : viande, légumes, salade, dessert. Je ne me souviens d'aucune préférence alimentaire de M. Vincent. Jamais il n'a fait rapporter un plat. Il n'était pas un pensionnaire difficile.

La question religieuse n'a jamais été évoquée à la maison. On n'a jamais vu Vincent Van Gogh ni à l'église ni chez le prêtre. Je n'ai pas connu de protestants à Auvers. D'ailleurs Vincent ne fréquentait personne dans le village, à ma connaissance du moins. Il entretenait peu de conversation avec nous. Père qui s'était établi à Auvers quelques mois seulement avant la venue de Vincent, avait à cette époque 42 ans. Il n'était pas à même de soutenir une conversation artistique et ne traita avec lui que des questions matérielles.

En revanche, Vincent s'était attaché beaucoup à ma petite sœur Germaine (aujourd'hui Madame Guilloux qui vit avec moi). C'était alors un bébé : elle avait deux ans. Chaque soir, après le repas, il la prenait sur ses genoux, lui dessinait sur une ardoise *Le Marchand de Sable* : une voiture attelée d'un cheval dans laquelle se tenait debout le marchand jetant du sable à poignées. Après quoi la petite fille embrassait tout le monde et montait se coucher.

Jamais Vincent n'a eu de conversation avec moi avant de faire mon portrait, sauf quelques paroles de pure politesse. Un jour, il me demanda : « Est-ce que cela vous ferait plaisir que je fasse votre portrait ? » Il paraissait le désirer vivement. J'acceptai et il demanda la permission à mes parents. J'avais alors treize ans, mais j'en paraissais bien seize. Il fit mon portrait un après-midi, en une séance de pose. Pendant la pose Vincent ne m'adressa pas la parole ; il fumait la pipe sans arrêt.

Il me trouva fort sage et me complimenta de n'avoir pas bougé. Je n'étais d'ailleurs pas fatiguée, mais amusée de le voir peindre et toute fière de poser pour mon portrait. Vêtue de bleu, j'étais assise sur une chaise. Un ruban bleu me tenait les cheveux. J'ai les yeux bleus. Il employa le bleu pour le fond du portrait : c'était donc une *Symphonie en bleu*. M. Vincent en aurait fait une réplique d'un format carré qu'il aurait envoyée à son frère, ainsi qu'il l'indique dans une de ses lettres. Je ne l'ai pas vu exécuter cette réplique. Il y aurait encore un troisième portrait de moi. J'ignore ce dernier. Ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai posé que pour un seul portrait.

J'avoue que je ne fus que médiocrement satisfaite de mon portrait, ce fut même une déconvenue : je ne le trouvais pas ressemblant. Pourtant, l'an dernier, une personne qui vint me voir pour que je lui parle de Van Gogh et qui me rencontrait pour la première fois m'a reconnue d'après ce portrait que Vincent avait exécuté et ajouta : « Ce n'est pas la jeune fille que vous étiez que Vincent voyait, mais la femme que vous deviendriez. »[1] Mes parents non plus n'apprécièrent guère cette peinture, ni les autres personnes qui la virent alors. A cette époque, bien peu de gens comprenaient la peinture de Van Gogh.

Portrait d'Adeline Ravoux par Vincent Van Gogh.
Auvers-sur-Oise, juin 1890.

Nous avons gardé ce tableau jusqu'en 1905, je crois, ainsi que celui représentant la *Mairie d'Auvers* que Vincent avait offert à Père. Je vois encore Vincent peindre cette dernière toile, de notre trottoir devant le café : c'était le 14 juillet ; la mairie était pavoisée et il y avait une guirlande de lanternes autour des arbres.

[1] C'est le souvenir de ma visite à Mesnières-en-Bray, le 1er mai 1953, que Madame Carrié évoque ainsi. A mon arrivée, je me trouvai en présence de deux personnes. Les traits de l'une d'elles offraient une nette ressemblance avec ceux du portrait peint par Van Gogh. Je lui exposai le but de ma venue à Mesnières : j'avais devant moi Adeline Ravoux et sa sœur Germaine.

L. A.

La Mairie d'Auvers, tableau peint par Van Gogh le 14 juillet 1890.

Au bout de quinze ans, la peinture de ces tableaux s'écaillait. Nous étions alors à Meulan. En face de notre café était l'Hôtel Pinchon où des artistes avaient pris pension ; il y avait deux Américains dont l'un s'appelait Harry Harronson et habitait aussi à Paris, rue du Marché-au-Beurre, No 2, je crois, et l'autre était surnommé à Meulan « le petit père Sam » ; il y avait également un Allemand et aussi un Hollandais qui disait être de la famille de Van Gogh. Ils avaient su que Père possédait deux tableaux par Van Gogh. Ils demandèrent de les voir, puis insistèrent ensuite pour que Père leur cédât ces deux tableaux, car lui dirent-ils : « la peinture s'abîme et il devient nécessaire de leur donner des soins spéciaux ». Devant la menace de voir ces peintures se détériorer définitivement, Père leur dit : « Eh ! bien, donnez-moi dix francs chacun ». C'est ainsi que furent cédés pour quarante francs ces deux tableaux de Vincent Van Gogh : *La Femme en Bleu* et *La Mairie d'Auvers le 14 Juillet.*

Van Gogh employait ainsi ses journées d'une façon à peu près uniforme :

Il prenait son petit déjeuner, puis vers 9 heures partait dans la campagne avec son chevalet et sa boîte d'artiste, ayant à la bouche sa pipe qu'il ne quittait jamais : il allait peindre. Il rentrait ponctuellement à midi pour déjeuner. L'après-midi, il travaillait souvent à un tableau en cours, dans « la salle des peintres ». Parfois il travaillait ainsi jusqu'au dîner, parfois également, il sortait vers quatre heures jusqu'au repas du soir. Après le dîner il jouait avec ma petite sœur, lui dessinait

son *Marchand de Sable*, puis il montait aussitôt dans sa chambre. Je ne l'ai jamais vu écrire dans le café ; je pense qu'il écrivait le soir dans sa chambre.

Voici ce que je sais sur sa mort.

Ce dimanche-là il était sorti aussitôt après le déjeuner, ce qui était inhabituel.

Au crépuscule il n'était pas encore rentré, ce qui nous surprit fort, car extrêmement correct dans ses relations avec nous, il arrivait toujours aux heures régulières des repas. Nous étions alors tous assis à la terrasse du café, ce qui ne nous arrivait que le dimanche après la bousculade d'une journée plus fatigante que les jours de semaine. Lorsque nous vîmes arriver Vincent la nuit était tombée, il devait être environ neuf heures. Vincent, marchait courbé, se tenant le ventre, exagérant encore son habitude de tenir une épaule plus haute que l'autre. Mère lui demanda : « Monsieur Vincent, nous étions inquiets, nous sommes contents de vous voir rentrer ; vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ? »

Il répondit d'une voix souffrante : Non, mais je me... » il n'acheva pas, traversa la salle, prit l'escalier et monta à sa chambre. J'ai été témoin de cette scène.

Vincent nous fit une si étrange impression que Père se leva et alla dans l'escalier pour écouter s'il se passait quelque chose d'insolite. Il crut entendre des gémissements, monta rapidement et trouva Vincent sur son lit, couché en chien de fusil, les genoux au menton, geignant fortement : « Qu'avez-vous, demanda Père, êtes-vous malade ? » Vincent leva alors sa chemise et lui montra une petite plaie dans la région du cœur. Père s'écria : « Malheureux, qu'avez-vous fait ? »

« J'ai voulu me tuer » lui répondit Van Gogh.

Ces précisions, nous les tenons de notre père qui les évoqua maintes fois devant mes sœurs et moi, car la mort tragique de Vincent Van Gogh est restée pour notre famille un des événements les plus marquants de notre vie. Sur ses vieux jours, Père devenu aveugle repassait volontiers ses souvenirs, et le suicide de Vincent était l'un des faits qu'il racontait le plus souvent et avec une grande précision.

J'ouvre ici une parenthèse pour qu'on ne puisse douter de la fidélité de la mémoire de Père, qui était prodigieuse. Il racontait quelquefois aux clients de notre café ses souvenirs de la guerre de 1870. Certains furent portés à la connaissance d'un chroniqueur du *Petit Parisien* spécialiste des questions historiques — il s'appelait M. de Saint-Yves, je crois — et celui-ci vérifia les récits de Père ; tous les détails qu'il donnait étaient confirmés : jamais on ne put surprendre sur ses lèvres une erreur.

La valeur du témoignage de Père étant ainsi bien établie, je continue le récit de ses souvenirs sur la mort du grand peintre. J'avoue que la manière dont certains biographes ont parlé de Père m'a beaucoup choquée. Père n'était pas un homme vulgaire. Sa réputation d'honnêteté était proverbiale : jamais on ne l'a appelé « le père Ravoux ». Il commandait le respect.

Je continue donc le récit des confidences que Vincent Van Gogh fit à Père au cours de la nuit du dimanche au lundi qu'il passa près de lui.

Vincent s'était rendu vers le champ de blé où il avait peint précédemment, qui était situé derrière le château d'Auvers, appartenant alors à M. Gosselin habitant Paris, rue de Messine. Le château se trouvait à plus d'un demi-kilomètre de notre maison. On y parvenait en montant une côte assez raide, ombragée de grands arbres. Nous ne savons pas s'il s'éloigna beaucoup du château. Au cours de l'après-midi, dans le chemin creux qui longe le mur du château — a cru comprendre mon père — Vincent se tira un coup de revolver et s'évanouit. La fraîcheur du soir le ranima. A quatre pattes il chercha le revolver pour s'achever, mais ne put le retrouver (on ne l'a pas davantage retrouvé le lendemain). Alors Vincent se releva puis redescendit la côte pour regagner notre maison.

Je n'ai pas, évidemment, assisté à l'agonie de Van Gogh, mais j'ai été témoin de la plupart des faits que je vais relater maintenant.

Après avoir constaté sa blessure dans la région du cœur, Père descendit rapidement de la chambre où Vincent gémissait et il demanda à Tom Hirschig d'aller à la recherche d'un médecin. Il y avait à Auvers un médecin de Pontoise

Le Château d'Auvers, peint par Van Gogh.

qui avait un pied-à-terre où il donnait des consultations. Ce médecin était absent. Père envoya alors Tom chez le docteur Gachet qui, habitait en haut du bourg, mais n'exerçait pas à Auvers.

Le docteur Gachet était-il en relations avec Van Gogh ? Père l'ignorait totalement, le médecin n'était jamais venu à la maison, et la scène à laquelle notre père assista ne put le lui faire supposer, bien au contraire.

Après la visite du médecin, Père nous dit : « Le docteur Gachet a examiné M. Vincent et lui a fait un pansement sommaire avec des bandages qu'il avait lui-même apportés » (on l'avait prévenu qu'il s'agissait d'un blessé). Il jugea le cas désespéré et repartit aussitôt. Je suis absolument certaine qu'il ne revint pas : ni le soir, ni le lendemain. Père nous dit encore : « *Pendant l'examen et lorsqu'il lui a fait le pansement, le docteur Gachet n'a pas dit un mot à M. Vincent.* »

Après avoir reconduit le médecin, Père remonta près de M. Vincent et le veilla toute la nuit. Tom Hirschig resta près de lui.

Avant l'arrivée du médecin, Vincent avait réclamé sa pipe à Père et l'avait allumée. Il recommença de fumer après le départ du docteur, et fuma ainsi une partie de la nuit. Il paraissait souffrir beaucoup et par moments geignait. Il pria Père d'approcher son oreille pour entendre lui disait-il le glouglou de l'hémorragie interne. Presque toute la nuit il resta silencieux, s'assoupissant parfois.

Dans la matinée du lendemain, deux gendarmes de la brigade de Méry, prévenus par la rumeur publique probablement, se présentèrent à la maison. L'un d'eux nommé Rigaumon interpella Père d'un ton déplaisant : « C'est ici qu'il y a eu un suicide ? » Père, après l'avoir prié d'adoucir ses manières, l'invita à monter près du moribond. Il précéda les gendarmes dans la chambre, expliqua à Vincent que la loi française prescrivait dans ce cas une enquête que venaient faire les gendarmes. Ceux-ci entrèrent, et Rigaumon toujours sur le même ton, interpella Vincent : « C'est vous qui avez voulu vous suicider ?

— Oui, je crois, répondit Vincent sur le ton doux qui lui était habituel.

— Vous savez que vous n'en avez pas le droit. »

Toujours sur le même ton égal Van Gogh reprit : « Gendarme, je suis libre de mon corps et libre d'en disposer à mon gré. N'accusez personne, c'est moi qui ai voulu me suicider. »

D'Auvers

N.° 60.

Décès de Vincent Willem Van-Gogh.

L'an mil huit cent quatre-vingt-dix-sept Juillet, le vingt-neuf Juillet, mil huit cent quatre-vingt, dix, à dix heures du matin, Acte de Décès de Vincent, Willem Van Gogh, artiste peintre, célibataire, âgé de trente-sept ans, né le trente mars, mil huit cent cinquante trois, à Groot Zundert, Hollande, décédé aujourd'hui à une heure et demie du matin, Chez le Sieur Ravoux, hôtellier, en cette Commune d'Auvers sur Oise, où il résidait, momentanément, sans domicile fixe, fils de Théodore Van Gogh, décédé, et de Anna Cornélia Carbentus, demeurant à Leyde, Hollande. Le présent acte dressé sur la déclaration des Sieurs Théodore Van Gogh, employé marchand de tableaux, âgé de trente trois ans, frère du décédé demeurant à Paris, cité Pigalle, numéro huit, et Arthur Gustave Ravoux, hôtellier restaurateur, âgé de quarante et un ans, demeurant en cette Commune, lesquels ont signé avec Nous Alexandre Caffin, Maire, Officier de l'Etat civil, après lecture faite, et le Décès constaté par Nous soussigné.

Van Gogh — Ravoux — A. Caffin

N.° 61. L'an deux Août mil huit cent quatre-vingt

L'acte de décès de Vincent Van Gogh.

Père pria alors les gendarmes, un peu vertement, de ne pas insister davantage.

Dès l'aube, Père s'était préoccupé de faire prévenir Théo, le frère de Vincent. Le blessé étant alors assoupi ne pouvait donner de renseignements précis. (Il avait eu un sursaut d'énergie qui l'avait beaucoup fatigué lors de la visite des gendarmes.) Mais, sachant que le frère de Vincent était vendeur à la Galerie de tableaux Boussod-Valadon, boulevard Montmartre, à Paris, Père envoya un télégramme à cette adresse dès l'ouverture du bureau de poste. Théo arriva par le train dans le milieu de l'après-midi. Je me rappelle l'avoir vu arriver en courant. La gare était d'ailleurs assez proche de chez nous. C'était un homme un peu moins grand que Vincent, mieux tenu, de physionomie agréable et qui paraissait très doux. Mais son visage était décomposé par le chagrin. Il monta aussitôt près de son frère qu'il embrassa en lui parlant dans leur langue natale. Père se retira et n'assista pas à leur entretien. Il ne les rejoignit qu'à la nuit. Après l'émotion qu'il avait éprouvée en voyant son frère, Vincent était tombé dans le coma. Théo et mon père veillèrent le blessé jusqu'à sa mort qui survint à une heure du matin.

C'est Père, qui avec Théo, fit dans la matinée la déclaration du décès à la mairie.

La maison prit le deuil comme pour le décès d'un des nôtres. La porte du café resta ouverte mais les volets furent mis à la devanture. Dans l'après-midi après la mise en bière, le corps fut descendu dans la « salle des peintres ». Tom était allé cueillir de la verdure pour décorer la pièce, et Théo avait disposé tout autour les toiles qu'y avait laissées Vincent : *L'Église d'Auvers*, *Les Iris*, *Le Jardin de Daubigny*, *L'Enfant à l'Orange*, etc... Au pied du cercueil on avait disposé la palette et les pinceaux. Les trétaux avaient été prêtés par notre voisin, M. Levert, le menuisier. L'enfant de ce dernier, âgé de deux ans, avait été peint par Van Gogh dans le tableau *L'Enfant à l'Orange*. C'est également M. Levert qui avait fait le cercueil.

(« Les Nouvelles Littéraires » ont publié une photographie de notre maison d'Auvers où l'on peut voir Père, ma sœur Germaine, l'enfant Levert et moi-même.)

L'inhumation eut lieu le surlendemain du décès, dans l'après-midi. Une vingtaine d'artistes suivirent le corps jusqu'au cimetière du village. Père y assista ainsi que Tom et Martinez et des voisins qui voyaient chaque jour M. Vincent lorsqu'il partait peindre.

Au retour, Père était accompagné de Théo, de Tom, du docteur Gachet et du fils de ce dernier, Paul, qui pouvait avoir alors 16 ans. Ils entrèrent dans la « salle des artistes » d'où le cercueil venait de partir et où étaient exposées les toiles. Théo voulant remercier ceux qui s'étaient occupés de son frère leur offrit de prendre, en souvenir, quelques toiles de l'artiste qui venait de disparaître. Père se contenta de *mon portrait* et de la *Mairie d'Auvers* que M. Vincent lui avait donnés de son vivant. Lorsque la proposition fut faite au docteur Gachet, celui-ci se choisit de nombreuses toiles et les passait à son fils Paul : « Roulez Coco » disait-il pour en faire un paquet. Puis Théo emmena ma sœur Germaine pour choisir un jouet : ce fut un panier de copeaux entrelacés contenant une petite batterie de cuisine en fer. Enfin, Théo emporta ce qui avait appartenu à son frère. Nous ne l'avons jamais revu. Longtemps après, nous avons appris qu'il était tombé gravement malade presque aussitôt le suicide de son frère et qu'il était mort quelques mois après. Son corps a été ramené à Auvers où il est inhumé près de son frère.

Quels furent les mobiles du suicide de Vincent ?

Voici quel était l'avis de Père : Théo venait d'avoir un petit garçon et Vincent adorait son neveu. Il craignait que son frère marié et ayant une charge supplémentaire ne puisse plus le soutenir comme il l'avait fait jusqu'alors. C'est le motif que Théo exprima à Père et il lui dit que la dernière lettre écrite par Vincent était dans ce sens. Celle qui a été publiée, porte le No 652 dans la série des *Lettres de Vincent à Théo* ; a-t-elle été portée à notre connaissance dans son entier ? Le motif du suicide n'y est pas discernable.

La tombe des deux frères au cimetière d'Auvers.

De cette confidence sur les embarras d'argent de Vincent, faite par Théo à Père, on n'en trouve aucune trace dans les lettres, ce qui tend à faire penser qu'il existe des lacunes dans la publication de ces lettres. La correspondance de Vincent Van Gogh poserait-elle des problèmes qu'on a voulu éluder ?

De ses déboires amoureux ou du peu de succès de sa peinture, de son vivant, nous n'en avons jamais rien su et nous aurions certainement ignoré ses difficultés financières si Théo n'en avait parlé à Père lorsqu'ils veillèrent Vincent, car celui-ci payait sa pension régulièrement.

J'en ai fini de mon récit. J'aimerais qu'il soit publié intégralement et sans qu'on en modifie le texte. J'ai été en effet, dans ces derniers temps interviewée par des journalistes qui ont rapporté mes propos avec plus ou moins de fidélité, ou qui mêlaient à mes déclarations leurs propres appréciations personnelles, parfois désobligeantes, allant même jusqu'à déformer ce que je leur avais dit, ou qui ont utilisé mes souvenirs à des fins qui, si je les avais connues, m'auraient fait décliner l'interview.

Je suis sans doute l'ultime survivante ayant connu *personnellement* à Auvers Vincent Van Gogh, et certainement le dernier témoin vivant de ses derniers jours.

Il m'apparaît donc que mon témoignage, duquel toute préoccupation littéraire est exclue, a une valeur essentielle pour l'histoire de la vie de Vincent Van Gogh à Auvers, et ne saurait être confondu avec les fantaisies qui, depuis de longues années, ont été propagées on ne sait par qui, ni dans quel but. J'ajoute que mon témoignage ne peut être exploité de façon valable pour écrire l'histoire, à Auvers, de la vie de Vincent, qu'à la condition d'en respecter intégralement la teneur.

Il se peut que ces authentiques souvenirs de témoins oculaires aillent à l'encontre de certaine *légende* maintenant discutée.

Mais, ceux qui les premiers — (et les auteurs suivants se sont référés à leurs dires) — ont écrit l'histoire de la vie de Vincent Van Gogh doivent admettre que ce n'est qu'en 1953, à l'occasion du centenaire de la naissance du grand artiste, que la presse s'en est occupée, puis a découvert celle à laquelle elle a donné le nom de *La Dame en Bleu*. Ainsi, pendant soixante-trois ans, aucune évocation par un témoin de sa vie de souvenirs de la vie de Vincent à Auvers-sur-Oise, n'avait été recherchée. On a donc bâti sur des fondements discutables une *légende de la vie de Van Gogh à Auvers-sur-oise.*

En conscience, j'ai dit ce que j'ai vu, puis rapporté ce que j'ai entendu par mon père qui, *seul près de Vincent* a vécu la nuit tragique du 27 juillet 1890. Je désire rester absolument en dehors des controverses des historiens de l'art. Mais je reste persuadée que mon récit est un document qu'il est utile de conserver et auquel il sera nécessaire de se reporter lorsqu'on voudra écrire l'histoire véridique du séjour de Vincent Van Gogh à Auvers-sur-Oise.

Adeline Carrié (née Ravoux).

La psychologie et l'art de Vincent Van Gogh

Lorsque, il y a plusieurs années, à l'issue d'études de la vie et de l'art de Vincent Van Gogh, je tentai de synthétiser l'évolution de l'artiste au cours de la période 1884-1890, pendant laquelle il a exécuté la presque totalité de son œuvre peint, j'ai écrit :

Pour la période hollandaise de Vincent :
Ce sont deux êtres aussi complexes l'un que l'autre :
L'Homme : *moi je suis un homme à passions*
L'Artiste : *dans l'art il faut y mettre sa peau*
qui vont se fondre dans cette composition *Les Mangeurs de Pommes de Terre*, synthèse de cette période ;
et, pour la période française, fille éclatante de sa période de Nuenen :
Alors sa peinture suivra une courbe parallèle à son exaltation croissante.

* * *

Après mai 1953, j'ai accumulé des preuves à l'encontre d'une *légende* dont la propagation n'a pu être faite qu'au prix de tortures infligées à la vérité.

A partir du moment où Van Gogh quitta sa Hollande natale pour vivre dans le milieu artistique parisien, où l'on buvait ferme, une modification, puis une transformation s'opéra chez Vincent.

Pendant la période hollandaise de sa vie ses actes furent déterminés par des passions diverses qu'il a raisonnées dans ses lettres à Théo.

A Paris, sa passion de peindre se compliqua de nervosité, d'excitabilité.

Son départ pour Arles fut déterminé par la nécessité de changer de milieu. Vincent en rappela le motif à son frère : *Après la crise, que j'ai passé en venant ici...* (lettre 513. — Arles, juillet 1888).

Son séjour à Arles fut progressivement bienfaisant, — il n'était plus entraîné à boire — ; aussi son comportement général tendait vers l'équilibre hollandais de son tempérament passionné... lorsque l'arrivée de Gauguin vint tout bousculer.

La légende a fait de Van Gogh *un fou*, parce que resté à nouveau seul après les excès de beuveries, de noce au cours de soirées passées dans les maisons de plaisirs faciles, dans lesquelles l'entraîna Gauguin qui fut son mauvais génie, Vincent se coupa l'oreille dans un moment de surexcitation poussée au paroxysme. Et Gauguin partit. En butte aux quolibets, aux tracasseries des Arlésiens, Vincent eut alors conscience que la solitude lui devenait insupportable. De son plein gré, *le fou* demanda d'aller faire un séjour de repos dans un asile, celui de Saint-Rémy-de-Provence où il séjourna un an.

Il est essentiel de faire ici une remarque importante : les auteurs n'ont pas suffisamment mis en lumière, souligné un synchronisme : les quatre *crises* que Vincent eut au cours de son séjour à l'asile **furent consécutives à de courtes autorisations d'absences qu'il obtint pour se rendre à Arles.**

Le corps médical s'est penché sur son cas. Pour certains médecins, Vincent fut un *schizophrène* ; d'autres constatant que Van Gogh a été *atteint par des attaques périodiques plus ou moins rapprochées, plus ou moins espacées* ont pensé à *des affections psychiques du cadre de l'épilepsie*, ou encore, dans le même ordre d'idées, à une *épilepsie larvée mentale* : *Étrange folie d'un extraordinaire aliéné* écrit l'un d'eux, qui reconnaît toutefois *la stupéfiante qualité de son œuvre artistique* **et de ses écrits.**

Un autre médecin, **un psychiatre**, analysant la *pseudo folie de Van Gogh* conclut : **C'est pure fantaisie que de faire de Van Gogh un aliéné, mais c'est fantaisie agréable pour le commun des mortels.**

Devant ce chaos d'opinions, nous laisserons de côté la partie scientifique controversée de la question dont *Les Cahiers* devaient signaler les conclusions médicales **en sens divers**, et nous aborderons l'analyse artistique, plus objective.

* * *

> ... *J'ai des moments où je suis tordu par l'enthousiasme ou la folie, ou la prophétie, comme un oracle grec sur son trépied.*
>
> (*Vincent à Théo.* — lettre 576.)

Si nous voulons analyser l'art de Van Gogh, constations avec Paul Arnold que *toute exaltation réelle déborde les frontières de la raison, et ce n'est pas l'obscure raison humaine qui peut nous y faire accéder de plain-pied.*

Pour tenter à cette accession, nous choisirons pour médium l'artiste à propos duquel Paul Arnold écrivait les lignes ci-dessus : Antonin Artaud, acteur-auteur de talent exceptionnel qui illuminait d'un génial éclair tout ce qui entrait dans sa vision. Or, il fit, lui aussi, des séjours reposants dans une maison de santé pendant des périodes d'exaltation.

On pourrait faire un parallèle entre certains côtés de chacune des personnalités des deux artistes.

Antonin Artaud admirait passionnément l'art de Van Gogh. Ses visites à l'Exposition de 1947 des œuvres de Vincent au Musée de l'Orangerie des Tuileries, à Paris, firent sur l'acteur une impression profonde. A la vue de tous les tableaux, il vibra intensément. Sa nature passionnée, ultra sensible, entra en transe après le choc qu'il ressentit devant la peinture de Van Gogh : c'est alors qu'il a écrit son *Van Gogh* (Paris, K. éditeur, septembre 1947.)

C'est ce tout petit livre d'Antonin Artaud que nous allons analyser [1] : l'artiste peintre vu par un autre artiste, l'acteur, son frère en misère humaine, son *double* psychique, l'un et l'autre doués de facultés suraiguës.

D'une lucidité supérieure lorsque, pour mieux en accentuer les reliefs il cisèle l'âme de Vincent, l'acteur génial a condensé, en de courtes tirades, l'expression des chocs successifs qu'il a ressentis devant les tableaux de Van Gogh.

C'est dans une sphère où tout est sensibilité exaltée,
Où n'accèdent que des êtres exceptionnellement doués,
Où le Théâtre et la Peinture se rejoignent dans le Génie,
que nous conduit Antonin Artaud.

Nous obtenons ainsi cette saisissante description de la personnalité de Vincent :

Van Gogh, le plus peintre de tous les peintres...
peignait non pas des lignes ou des formes,
mais des choses de la nature inerte comme en pleines convulsions...
...d'une sordide simplicité d'objets, de personnes, de matériaux, d'éléments.
Van Gogh a tiré ces espèces de chants d'orgue, ces feux d'artifice, ces épiphanies atmosphériques... il est arrivé à passionner la nature et les objets.
En quoi je pense, moi, qu'il avait foutrement raison.
Car la réalité est terriblement supérieure à toute histoire,
à toute fable, à toute divinité, à toute surréalité.
Il suffit d'avoir le génie de l'interpréter
Ce qu'aucun peintre avant le pauvre Van Gogh n'avait fait.
...Van Gogh était une terrible sensibilité. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à regarder sa figure, toujours pantelante...

[1] Les citations ont été limitées à l'appréciation, par Antonin Artaud, de la partie *artistique* de l'œuvre de Van Gogh. Tout ce qui déborde ce sujet a été laissé systématiquement de côté.

L'œil de Van Gogh est d'un grand génie, mais à la façon dont je le vois me disséquer moi-même du fond de la toile où il a surgi, ce n'est plus le génie d'un peintre que je sens en ce moment vivre en lui, mais celui d'un certain philosophe par moi jamais rencontré dans la vie...
...car Van Gogh était une de ces natures d'une lucidité supérieure qui leur permet, en toutes circonstances, de voir plus loin, infiniment et dangereusement plus loin que le réel immédiat apparent des faits...
Ce à quoi Van Gogh tenait le plus au monde
était son idée de peindre.
Sa terrible idée fanatique, apocalyptique d'illuminé...
Convulsionnaire tranquille...
Aussi grand écrivain que grand peintre, il donne à propos de l'œuvre décrite, l'impression de la plus abasourdissante authenticité. Nulle description tentée par un autre ne pourrait valoir le simple alignement d'objets naturels et de teintes auquel se livre Van Gogh lui-même.

Le Jardin de Daubigny, peint par Van Gogh à Auvers vers le 20 juillet 1890.

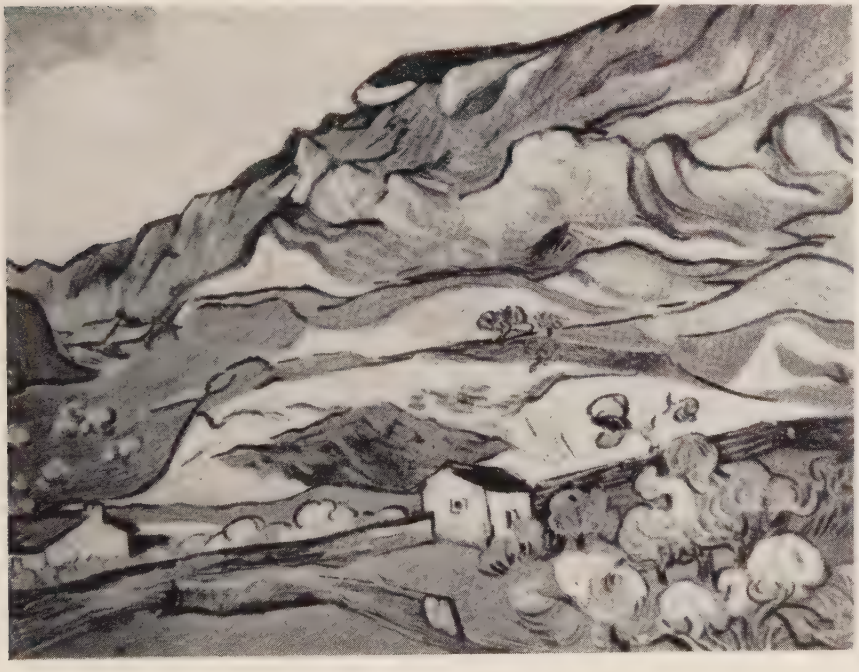
Et à l'appui de cette opinion, Antonin Artaud cite une lettre écrite d'Auvers le 23 juillet 1890 par Vincent à Théo :

Peut-être verras-tu ce croquis du Jardin de Daubigny, *c'est une de mes toiles les plus voulues : ...avant-plan d'herbe verte et rose. A gauche un buisson vert et lilas et une souche de plantes à feuillages blanchâtres. Au milieu un parterre de roses, à droite une claie, un mur, et au-dessus du mur un noisetier à feuillage violet. Puis une haie de lilas, une rangée de tilleuls arrondis : jaunes, la maison elle-même dans le fond rose, à toits de tuiles bleuâtres. Un banc et trois chaises, une figure noire à chapeau jaune et sur l'avant-plan, un chat noir. Ciel vert pâle.*

Alors, Antonin Artaud constate :

Qu'il semble facile d'écrire ainsi, mais ajoute : *Eh bien ! essayez donc, et dites-moi si, n'étant pas l'auteur d'une toile de Van Gogh, vous pourriez la décrire aussi simplement, sèchement, objectivement... Je ne décrirai donc*

pas un tableau de Van Gogh après Van Gogh, mais je dirai que
Van Gogh est peintre parce qu'il a recollecté la nature
qu'il l'a comme retranspirée et fait suer,
qu'il a fait gicler en faisceaux sur ses toiles
en gerbes comme monumentales de couleurs
le séculaire concassement des éléments
l'épouvantable pression élémentaire
d'apostrophes, de stries, de virgules, de barres,
dont on ne peut plus croire, après lui, que les aspects naturels ne soient faits.
...Car c'est bien tout cela Van Gogh,
l'unique scrupule de la touche sourdement et pathétiquement appliquée,
la couleur roturière des choses, mais si juste, si amoureusement juste
qu'il n'y a pas de pierres précieuses qui puissent atteindre à sa rareté...
Car Van Gogh aura bien été le plus vraiment peintre de tous les peintres,
le seul qui n'ait pas voulu dépasser la peinture
Comme moyen strict de son œuvre, et cadre strict de ses moyens
Et le seul qui, d'autre part, absolument le seul, ait absolument dépassé la peinture, l'acte inerte de représenter la nature pour, dans cette représentation exclusive de la nature faire jaillir une force tournante, un élément arraché en plein cœur.
Il a fait sous la représentation
sourdre un air et en elle enfermer un nerf qui ne sont pas dans la nature
qui sont d'une nature et d'un air plus vrais
que l'air et le nerf de la nature vraie.
Van Gogh a pensé ses toiles comme un peintre,
certes et uniquement comme un peintre, mais qui serait,
par **le fait même**
un formidable musicien...



Au Bord des Alpilles.

Tels furent, dans la forme d'un poème en prose, les sentiments, les sensations exaltées d'Antonin Artaud mis en présence des œuvres de Van Gogh.

Il nous en fait part dans son petit livre qui est passionné, et heurté, et injuste probablement lorsqu'il veut interpréter ou commenter quelques épisodes discutés de la vie de Vincent, mais dont la vision est supérieurement équilibrée lorsqu'il disserte sur son art.

Alors, sur ce peintre incomparable, il élève notre jugement à des hauteurs auxquelles nous n'avions pas accédé encore. Seul un artiste comme Artaud, en de géniales exaltations, pouvait nous y emmener et interpréter le message artistique de Vincent dans certaines de ses œuvres les plus caractéristiques et les plus révélatrices de sa psychologie, celles des deux dernières années, à Saint-Rémy et à Auvers.

* * *

En un langage moins passionné que celui d'Antonin Artaud, mais dont l'expression est tout aussi juste dans sa simplicité et sa concision, Léon Werth a écrit sur l'art de Van Gogh : [1]

Hokousaï disait: Ah! rendre expressif le point géométrique.

Van Gogh en ses dessins qui ne peuvent se comparer qu'à ceux de Rembrandt a rendu expressifs des points, des droites, des vergetures, n'importe quoi, rien...

Louis Anfray.

[1] *Artistes d'Hier et d'Aujourd'hui.* Paris - Crès. 1923.

La Crau, vue prise de Montmajour.

Échos d'actualité :

D'un film à une conférence

La projection « en exclusivité » du film hollywoodien *La Vie passionnée de Van Gogh* sur les écrans de deux grandes salles parisiennes s'annonçait comme devant être de quelque durée, eu égard aux puissants moyens de publicité mis en œuvre. Mais devant les anachronismes et les libertés prises avec ce qui fut la réalité de l'existence difficile et passionnée de Vincent Van Gogh, la critique réagit, exprima des réticences ; ce sentiment unanime propagé par la presse a eu raison de belles images, et le film après une « exclusivité » anormalement réduite a... pris quelque repos... puis émigré vers d'autres écrans : projection à éclipses que ne connaissent pas les films qui méritent la faveur du public. Car la pathétique vérité passionne toujours des auditeurs éclairés et sensibles : telle est la constatation faite au moment même où le film fut « mis en veilleuse ». En effet, une conférence faite sur Vincent Van Gogh par le Dr de la Faille le 8 février dernier à l'Institut néerlandais de Paris a connu un succès éclatant ; le conférencier fut très chaleureusement applaudi par un public éclairé et enthousiaste, conquis par l'exposé si clair et évocateur de la vie pathétique de l'artiste fait par son historiographe. Et celui-ci consentit aimablement à répéter le lendemain sa causerie, tant pour les nombreux auditeurs qui, n'ayant pu trouver de place assise, durent rester debout et ne purent voir les projections des œuvres commentées de Van Gogh, que pour ceux qui n'avaient pu trouver aucune place dans une salle de conférences trop petite, eu égard à l'intérêt constant et renouvelé que suscite dans le monde entier la présentation *objective* de la vie et de l'œuvre de l'artiste qui fut *le peintre le plus maudit de tous les temps*. Il est certain que le film aurait été plus près de la vérité, et son fonds *plus humain* si la M. G. M. avait choisi pour conseiller technique cet historien le plus qualifié, celui que nos amis d'Outre-Atlantique désignent par « la première autorité du monde sur Van Gogh ». Alors il se serait opposé à des extravagances qui heurtent la vérité et aurait orienté la « production » vers le vrai visage de l'artiste « animé d'une énergie surhumaine dont l'art âpre né dans le tréfonds de l'âme est imprégné d'une profonde humanité. Tel qu'il aurait dû être, le film eût connu un succès certain.

Le délégué culturel hollandais, M. Sadi de Gorter, directeur de l'Institut néerlandais de Paris présenta le Dr de la Faille à ses invités avec un humour charmant. Il déclara : « L'Édit de Nantes fut un bienfait pour la Hollande puisqu'en y faisant émigrer les ancêtres de notre conférencier, cette circonstance a permis aux Pays-Bas d'avoir un de la Faille. » Il évoquait ainsi le retentissement mondial qu'eut la publication en 1928 chez Van Oest des quatre volumes qui composent *Le Catalogue raisonné de l'Œuvre de Vincent Van Gogh*, base de toute étude sur cet artiste auquel se réfèrent les auteurs. A cet ouvrage monumental le Dr de la Faille donna cette dédicace :

> *A ma douce France, au cher pays de mes ancêtres*
> *qui a permis au génie de Van Gogh de s'épanouir,*
> *je dédie ce livre.*

Hommage touchant à la France, et les auditeurs auront certainement remarqué la rosette rouge qui orne sa boutonnière et dont il est très fier : celle d'officier de la Légion d'honneur. Certains connaissaient également que le Dr de la Faille fut décoré de la croix de chevalier de notre Ordre national en 1920, à l'occasion

de la remise à la ville de Verdun du *Monument de la Victoire* (de Rodin) qu'il venait offrir au nom d'un groupement de plus de dix mille Hollandais ardemment francophiles dont il avait été l'animateur et le président : c'est en 1916, au lendemain de la prise de Douaumont que le Dr de la Faille avait lancé cette croisade des amitiés françaises, celle du *Monument de la Victoire*, alors que la route de Paris paraissait ouverte aux envahisseurs ; quel bel acte de foi agissante et publique dans les destinées de *sa douce France*. En 1954, il fut promu officier de la Légion d'honneur, geste français de reconnaissance envers celui qui venait de léguer à notre Musée de l'Homme sa collection très importante et unique de costumes magnifiquement brodés de l'Europe centrale sub-carpatique, réunie alors qu'il était délégué culturel de la Hollande dans ces pays.

Revenons au film *La Vie passionnée de Van Gogh*. Il aurait fallu que ce fût un cinéaste de génie, *une personnalité*, ayant la sensibilité et le sens artistique de notre Jean Renoir pour transposer sur la pellicule, sans trahir la vérité, ce qui fut l'existence de Vincent Van Gogh, celle que le Dr de la Faille nous a révélée ; puis à l'intention du public français et de tous les publics ayant un sens artistique raffiné qui, devant le drame — sans truquages ni extravagances — d'une vie ardente savent vibrer intensément, en projeter les images animées : celles de la vraie vie passionnée — et passionnante — de Van Gogh. Il n'est pas d'exemple dans l'histoire du cinéma, lorsque le sujet en vaut la peine et passionne l'opinion — c'est le cas de Van Gogh — qu'un film « raté » n'ait déterminé une réplique mieux construite. Exprimons le vœu de voir se réaliser un projet ancien qui devait confier à Jean Renoir l'honneur redoutable de transposer sur l'écran le thème de la vie passionnée, ardente et pathétique de Vincent Van Gogh. Il saurait, lui, éviter les effets faciles et les fausses légendes, obstacles qui ont « fait buter » le film de Vincente Minelli. A qui devons-nous attribuer cet échec ? Au cinéaste, qui n'a pas craint de sacrifier la vérité à des séquences spectaculaires et n'aurait pas suivi le thème de son conseiller technique ? Ou bien ce dernier était-il insuffisamment imprégné de *la* — VRAIE — *vie passionnée de Vincent Van Gogh* ?

L. A.